

sans ruse aucune, en esprit absolu et vaillant qui ne redoute pas les responsabilités.

—N'est-ce pas ? vous avez écrit un livre, *la Rome nouvelle*, je crois, et vous venez pour défendre ce livre, qui est déféré à la congrégation de l'Index. Moi, je ne l'ai pas encore lu. Vous comprenez que je ne puis tout lire. Je lis seulement les œuvres que m'envoie la congrégation, dont je fais partie depuis l'an dernier, et encore je me contente souvent du rapport que rédige pour moi mon secrétaire... Mais ma nièce Benedetta a lu votre livre, et elle m'a dit qu'il ne manquait pas d'intérêt, qu'il l'avait d'abord un peu étonnée et beaucoup ému ensuite... Je vous promets donc de le parcourir, d'en étudier les passages incriminés avec le plus grand soin.

Pierre saisit l'occasion, pour commencer à plaider sa cause. Et il pensa que le mieux était d'indiquer ses références, à Paris.

—Votre Eminence comprend ma stupeur, quand j'ai su qu'on poursuivait mon livre... Monsieur le vicomte Philibert de la Choue, qui veut bien me témoigner quelque amitié, ne cesse de répéter qu'un livre pareil vaut au Saint-Siège la meilleure des armées.

—Oh ! de la Choue, de la Choue, répéta le cardinal avec une moue de bienveillant dédaïn, je n'ignore pas que de la Choue croit être un bon catholique... Il est un peu notre parent, vous le savez, et quand il descend au palais, je le vois volontiers, à la condition de ne pas causer de certains sujets, sur lesquels nous ne pourrons jamais nous entendre... Mais enfin le catholicisme de ce distingué et bon de la Choue, avec ses corporations, ses cercles d'ouvriers, sa démocratie débarbouillée et son vague socialisme, ce n'est en somme que de la littérature.

Ce mot frappa Pierre, car il en sentit toute l'ironie méprisante, dont lui-même se trouvait atteint. Aussi s'empessa-t-il de nommer son autre répondant, qu'il pensait d'une autorité indiscutable.

—Son Eminence le cardinal Bergerot a bien voulu donner à mon œuvre son approbation.

Du coup, le visage de Boccauera changea brusquement. Ce ne fut plus le blâme railleur, la pitié que soulève l'acte inconsidéré d'un enfant, destiné à un avortement certain. Une flamme de colère alluma les yeux sombres, une volonté de combat durcit la face entière.

—Sans doute, reprit-il lentement, le cardinal Bergerot a une réputation de grande piété en France. Nous le connaissons peu, à Rome. Personnellement, je l'ai vu une seule fois, quand il est venu pour le chapeau. Et je ne me permettrai pas de le juger, si dernièrement, ses écrits et ses actes n'avaient contristé mon âme. Je ne suis malheureusement pas le seul, vous ne trouverez ici, dans le Sacré Collège, personne qui l'apprécie.

Il s'arrêta, puis se prononça, d'une voix nette.

—Le cardinal Bergerot est un révolutionnaire.

Cette fois, la surprise de Pierre le rendit un instant muet. Un révolutionnaire, grand Dieu ! ce pasteur d'âmes si doux, d'une charité inépuisable, dont le rêve était que Jésus redescendit sur la terre, pour faire régner enfin la justice la paix ! Les mots n'avaient donc pas la même signification partout, et dans quel-

le religion tombait-il, pour que la religion des pauvres et des souffrants devint une passion condamnable, simplement insurrectionnelle ?

Sans pouvoir comprendre encore, il sentit l'impolitesse et l'inutilité d'une discussion, il n'eut plus que le désir de raconter son livre, de l'expliquer et de l'innocenter. Mais, dès les premiers mots, le cardinal l'empêcha de poursuivre.

—Non, non, mon cher fils. Cela nous prendrait trop de temps, et je veux lire les passages... Du reste il est une règle absolue : tout livre est pernicieux et condamnable qui touche à la foi. Votre livre est-il profondément respectueux du dogme ?

—Je le pense, et j'affirme à Votre Eminence que je n'ai pas entendu faire une œuvre de négation.

—C'est bon, je pourrai être avec vous, si cela est vrai... Seulement, dans le cas contraire, je n'aurais qu'un conseil à vous donner, retirer vous-même votre œuvre, la condamner et la détruire, sans attendre qu'une décision de l'Index vous y force. Quiconque a produit le scandale, doit le supprimer et l'expier, en coupant dans sa propre chair. Un prêtre n'a pas d'autre devoir que l'humilité et l'obéissance, l'anéantissement complet de son être, dans la volonté souveraine de l'Eglise. Et même pourquoi écrire ? car il y a déjà de la révolte à exprimer une opinion à soi, c'est une tentation du diable qui vous met la plume à la main. Pourquoi courir le risque de se déclamer en cédant à l'orgueil de l'intelligence et de la domination ? Votre livre, mon cher fils, c'est encore de la littérature, de la littérature !

Ce mot revenait avec un mépris tel, que Pierre sentit toute la détresse des pauvres pages d'apôtre qu'il avait écrites, tombant sous les yeux de ce prince devenu un saint. Il l'écoutait, il le regardait grandi pris d'une peur et d'une admiration croissantes.

—Ah ! la foi, mon cher fils, la foi totale, désintéressée, qui croit pour l'unique bonheur de croire ! Quel repos, lorsqu'on s'incline devant les mystères, sans chercher à les pénétrer, avec la conviction tranquille qu'en les acceptant on possède enfin le certain et le définitif ! N'est-ce pas la plus complète satisfaction intellectuelle, cette satisfaction que donne le divin conquérant la raison, la disciplinant et la comblant, à ce point qu'elle est comme remplie et désormais sans désir ? En dehors de l'explication de l'inconnu par le divin, il n'y a pas, pour l'homme, de paix durable possible. Il faut mettre en Dieu la vérité et la justice, si l'on veut qu'elles règnent sur cette terre. Quiconque ne croit pas est un champ de bataille livré à tous les désastres. C'est la foi seule qui délivre et apaise.

Et Pierre resta silencieux un instant, devant cette grande figure qui se dressait. A Lourdes, il n'avait vu que l'humanité souffrante se ruer à la guérison du corps et à la consolation de l'âme. Ici, c'était le croyant intellectuel, l'esprit qui a besoin de certitude, qui se satisfait, en goûtant la haute jouissance de ne plus douter. Jamais encore, il n'avait entendu un tel cri de joie, à vivre dans l'obéissance, sans inquiétude sur le lendemain de la mort. Il savait que Boccauera avait eu une jeunesse un peu vive, avec des crises de sensualité où flambait le sang rouge des ancêtres ; et il s'émerveillait de la majesté calme que la foi avait fini par mettre chez cet homme de race si violente,